LES GLANDY

DE SAINT-GENIEZ D'OLT

VILLE ROYALE DU ROUERGUE

A mes enfants Fine!

Cet album, que je vous offre, a été réalisé par mon cousin germain et par sa femme André et Anne GLANDY. pour leur postérité.

Leur nom est celui de ma mère née Henriette Glandy.

La maison dans laquelle ont habité, à St genez d'olt, 3 générations de Glandy, directeurs et associés de l'usine de draps de St Pierre, est celle dont nous avons hérité, mon frère et moi, de notre Oncle André Glandy et dans laquelle vous venez passer vos vacances, dans l'Aveyron.

Ma mère y est née en 1851 et moi même en 1879

Le 31 Décembre 1960

Pierre Pezet

Les GLANDY, de Saint-Geniez d'Olt

ville royale du Rouergue

AVANT-PROPOS

Dans l'histoire d'une famille, l'ossature, que les années chargent plus ou moins de chair, se traduit par la transmission du nom.

Un chef de famille est quelquefois un enfant fragile dont, cependant, nul ne peut tenir la place parce qu'il a reçu et représente l'espoir de transmettre les traditions que son état-civil matérialise.

Il n'est pas indifférent pourtant de connaître tous les apports qui ont abouti dans un même être. La génération qui s'efforce d'élever ce monument familial, tout en situant toutes les alliances, fait évidemment une plus large part à celles qui lui sont les plus proches.

Cette proximité même constitue une source dans laquelle il est plus facile de puiser, comme un climat qu'il est plus aisé de faire revivre.

Mais, à son tour, cette génération passera. Même fixée par ces pages, la précision de ses souvenirs ne les empêchera pas de se placer dans un autre plan en reculant dans le temps.

Ce que peut souhaiter l'auteur de cette étude, c'est que, partant de son travail, un de ses descendants s'attache à continuer l'histoire de la famille à travers ceux qui en porteront alors le nom, en ayant le même souci de contrôler tout apport, de ne rien affirmer qui ne soit vérifiable, de ne rien déguiser et de détruire les légendes, mêmes flatteuses.

Les GLANDY, de Saint-Geniez d'Olt
ville royale du Rouergue

La situation géographique du Rouergue l'a garanti de la plupart des invasions, tant il est également loin de toute frontière. De plus, s'y mariait-on beaucoup entre "cousins et voisins", nul apport extérieur n'y parvenant facilement.

Les Glandy ne manquaient pas à cet usage et les diverses branches de ce vieux tronc ont toujours fait des alliances aussi proches qu'assorties.

Les premiers qui sortirent de leur province fûrent l'abbé Glandy, le confesseur du duc de Penthièvre, puis ses petits-neveux André et Pierre-Joseph, deux des fils de Pierre et de Marie Talon,

André, né en 1770, fût officier et fit une partie des campagnes de la Révolution et de l'Empire, I1 resta célibataire et revint vivre et mourir dans sa ville natale.

Pierre-Joseph, son ainé, surnommé par ses concitoyens "le philosophe", fût dans sa jeunesse atteint par les idées des Encyclopédistes et séjourna à Paris, mais les traditions familiales l'emportèrent. Il se réinstalla à Saint-Geniez où il épousa Marie-Rose Séguret, dont la famille était plusieurs fois alliée à la sienne.

Son fils, Emile-François-Pierre, qui fit une partie de ses études à Paris, revint mettre ses compétences au service de l'industrie des siens et épousa à Saint-Geniez Marie-Sophie-Etiennette Palangié.

Ce n'est qu'à partir de la génération suivante que les Glandy, presque toujours au hasard d'une garnison, cessent de se marier en Rouergue.

Les fils d'Emile-François-Pierre et de Sophie Palangié entrent tous les deux à l'Ecole Polytechnique. L'ainé, André-Didier, officier d'artillerie de marine, n'aura pas de postérité.

Le second, Emile-François-Etienne, officier d'artillerie, fait une alliance lorraine.

Le fils d'Emile-François-Etienne et l'ainé de ses petits-fils épousent en Poitou, l'un une languedocienne, l'autre une bretonne, pendant que le second se marie à Angers avec une lorraine.

C'est toute la carte de France qui s'inscrit dans le sang de leurs actuels descendants, mais ils restent attachés par leurs racines au Rouergue, oh leur famille se retrouve aussi loin que l'histoire s'en conte et plus loin que les registres paroissiaux n'en notent l'état-civil.

Dorde GLANDY est mentionné sur le procès-verbal de délivrance à Jehan Chandos, commissaire du roi d'Angleterre, des places françaises cédées par le traité de Brétigny (8 mai 1360).

La copie de ce procès-verbal, publié en fascicule chez L. Clousot à Niort en 1867, se trouve dans les mémoires de la société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres, année 1867.

Ces mémoires peuvent être consultés à la bibliothèque de la société des Antiquaires de l'Ouest â Poitiers.

L'extrait concernant Saint-Geniez d'Olt y relate :

"Le 3 mai 1362, Jehan Chandos partit de la Roque-Valzergues et vint à Saint-Geniez où il reçut serment d'obéissance de ceux dont les noms suivent..... (14 noms dont Dorde Glandy)".

Les armes des Glandy (Armorial Général) sont :

"d'azur à trois glands d'or, tigés et feuillus de même, posés deux et un".

Dès le début des registres paroissiaux, la filiation s'établit directement.

I- JEAN GLANDY, qui vivait en 1550, épousa Catherine de Frayssinous dont un arrière-neveu, prédicateur de talent, né en 1765, mort en 1841, fût aumônier du roi, évêque d'Hermopolis et reçut de Louis XVIII le titre de comte, Monseigneur Frayssinous est enterré dans l'église paroissiale de Saint-Geniez.

Jean Glandy et Catherine de Frayssinous eurent plusieurs enfants dont :

II- PIERRE GLANDY, tisserand à Saint-Geniez, épousa le 16 août 1616 Marie Arlabosse, fille de Jean et d'Antoinette Massabuau.

Il semble qu'aucune autre alliance Massabuau n'apparaisse entre ce mariage et celui en 1923 de Marguerite Glandy avec Roland Massabuau.

Pierre Glandy eut comme enfant, entre autres :
- Pierre, né le 11 juin 1617.
- Jean, qui suit.

III - JEAN II GLANDY, tisserand à Saint-Geniez, né en 1618, mort à Saint-Geniez le 1 novembre 1683, épousa Jeanne Bras.

Il eut plusieurs enfants dont :
- Pierre-Dorde, qui suit.

IV - DORDE-PIERRE GLANDY, marchand à Saint-Geniez, y nait en 1662, y meurt le 3 août 1742. Il fût enterré dans la chapelle des Augustins où se trouve sa dalle funéraire.

Il épousa le 10 mai 1689 Françoise Rathéry, fille de Jean, maître armurier et de Marie Bouissou.

Son contrat de mariage, passé le 26 avril 1689 devant maître de Campels-Sauveplane, notaire royal, est conservé dans les papiers de famille.

Un de ses témoins était Durand de Girels, prêtre, dont une arrière-petite nièce, Marie-Rose Séguret, épousa 125 ans plus tard Pierre-Joseph Glandy.

Dorde Glandy et Françoise Rathéry eurent plusieurs enfants dont :
- Pierre-Jean, né en 1692, mort le 3 juillet 1762.
- Pierre, né en 1701, mort le 23 août 1776, prêtre, docteur en théologie, d'après l'abbé Bousquet (histoire de Saint-Geniez, Rodez, 1867) prédicateur ordinaire du roi, confesseur du duc de Penthièvre.

  Une montre en or ciselé, donnée par ce dernier à l'abbé Glandy fût léguée par le chef de famille, André-Didier Glandy, mort en 1940, à sa nièce par alliance, Anne de Roux, épouse d'André-Gabriel-Emile Glandy. Cette montre a été remise à Noël 1955 au premier héritier mâle de la génération actuelle, Michel, fils de François et de Bernadette Huon de Kermadec.

  Par la même disposition testamentaire d'André-Didier Glandy, le crucifix de l'abbé Glandy est revenu à Antoine Pezeu, prêtre, fils de Pierre et petit-fils d'Henriette Glandy, actuellement à Saigon.
- Pierre-Paul, qui suit.

V - PIERRE-PAUL GLANDY, marchand à Saint-Geniez, y né en 1705, y mort le 21 novembre 1759. Comme son père, il fût enterré dans la chapelle des Augustins où se trouve sa dalle funéraire.

Il avait épousé en 1740 Marie-Anne Villier, fille d'Antoine et d'Antoinette Pestre.

Leur contrat de mariage, passé le 31 janvier 1740 devant maître Gay, notaire royal, est conservé dans les papiers de famille. Parmi les signataires, outre des membres incontestés des deux familles et en portant le nom, figurent un Nogaret, un Majorel, un Auguy, un Vilate.

Ils eurent sept enfants :
- Pierre, qui suit,
- Thérèse, née le 8 novembre 1742, morte le 13 février 1756.
- Pierre-Paul, prêtre,
- Françoise, née le 12 Juillet 1745.
- Vincent, né le 22 Juillet 1751, mort le 24 octobre 1759.
- Paul, né le 10 juillet 1753, mort le 16 octobre 1759.
- Marie-Anne, née le 22 février 1756.

VI - PIERRE II GLANDY, marchand à Saint-Geniez, y né le 14 janvier 1741, épousa le 5 mai 1763 Marie Talon, fille de Jean et de Rose Ricard.

Les TALON étaient une des vieilles familles de SaintGeniez "dont on retrouve les noms au long des listes consulaires" (Notice sur la famille de Fajole par Bernard Combes de Patris - Rodez 1958).

Le contrat de mariage de Pierre Glandy et de Marie Talon, passé le 26 avril 1763 devant maîtres Evesque et Plombat, notaires royaux, est conservé dans les papiers de famille.

Parmi les vingt personnes présentes à la signature de ce contrat figurent : maître Antoine Couret, seigneur du Terrail, avocat en parlement, François Cavalier, bourgeois, Pierre Glandy, docteur en théologie, prêtre, Blanc, procureur, Dumas de Corbières, Rathéry, Bonnaterre, plusieurs Glandy et plusieurs Talon,

Pierre Glandy et Marie Talon eurent sept enfants :
- Marie-Rose, née le 15 février 1764, morte le 20 avril 1768.
- François, né le 5 février 1765, mort jeune

- Marie-Catherine, née le 3 mai 1766, épousa le 31 octobre 1794 Joseph Cavalier, docteur en médecine dont la seule descendante est actuellement Marie Evesque, agrégée de l'Université, sans postérité.
- Pierre-Joseph, qui suit.
- André, né le 29 mai 1770, lieutenant au 2ème bataillon des volontaires de l'Aveyron le 4 juillet 1792, fit la campagne de 1793 à l'armée des Alpes, celles de 1794 et de 1795 à l'armée d'Italie et au siège de Toulon.

Des rasoirs qu'il aurait trouvés dans la chambre d'un officier anglais après la prise de Toulon sont conservés dans la famille,

André -Gabriel-Emile Glandy, son arrière petit-neveu, possède la copie de sa proposition au grade de capitaine, faite le 15 pluviôse an III, au titre de la 56ème demi-brigade (archives de la Guerre).

André Glandy revint vivre dans la maison de son frère à Saint-Geniez. Resté célibataire, il y mourut bien après cet ainé (6 novembre 1851) dont il éleva les enfants.
- Pierre-Jean-Antoine, né le 18 février 1772, mort jeune.
- Joseph, né le 3 juillet 1773, mort à Saint-Geniez le 15 juillet 1778.

VII - PIERRE-JOSEPH GLANDY, industriel à. Saint-Geniez, président du Tribunal de Commerce, décoré de l'Ordre du Lys (brevet du 24 juillet 1814 conservé dans les papiers de famille), y naquit le 19 juin 1767 et y mourut le 13 mars 1819.

Entre ces lignes paisibles s'était déroulée une tranche de vie plus aventureuse.

Le "philosophe", comme l'avaient surnommé ses concitoyens, fût un partisan passionné des idées nouvelles. Les traditions de famille disent qu'il le dût à l'influence de l'abbé Raynal, historien et encyclopédiste, auteur de l'Histoire philosophique des deux Indes, originaire de Saint-Geniez, dont il devait plus tard épouser une petite-nièce[1].

[1] - Le portrait de l'abbé Raynal se trouve à la mairie de Saint-Geniez, dans la salle des Illustres, où il voisine avec celui de Girou de Buzareingues, membre de l'Institut, fils d'Alexandre Girou de Buzareingues qui avait épousé le ler janvier 1771 à Saint-Geniez une' soeur de Jean-François de Séguret.

Membre du comité de surveillance de Saint-Geniez, il s'y montra fort actif et fût nommé directeur des Postes [1].

Envoyé à Paris par ce comité pour y discuter des indemnités dues à la suite de l'insurrection de Charrier, il entra en relations avec le conventionnel François Chabot, dont la mère, Claudine Dumas, fille naturelle de Jean-Claude Dumas de Corbières, ancien mousquetaire, était née à Saint-Geniez. (Un Dumas de Corbières était un des nombreux témoins du contrat de mariage de Pierre Glandy et de Marie Talon).

Chabot avait épousé Léopoldine Frey, la sœur des banquiers juifs autrichiens, les barons Frey. Pierre Glandy en avait été fort amoureux [2].

En septembre 1793, Pierre Glandy fût envoyé en mission à Saint-Geniez par le ministre de l'Intérieur, Paré [3].

A son retour à Paris, en décembre de la même année, impliqué dans la conspiration du baron de I3atz, peut-être pour des faits antérieurs à son envoi en mission, il fût arrêté et incarcéré [4].

Par délibération du 29 janvier 1794, le comité de surveillance de Saint-Geniez, ayant appris son emprisonnement, envoya à la Convention une requête, se portant garant de son civisme et demandant, soit sa libération, soit sa mise en jugement, mais concluant :

"S'il est coupable, que le glaive de la justice s'appesantisse sur sa tête."[5]

[1] Le comité de surveillance de Saint-Geniez, par l'abbé Rigal, Rodez.

[2] François Chabot, par le vicomte de Bonald.

[3] Le comité de surveillance de Saint-Geniez, par l'abbé Rigal, Rodez.

[4] La conspiration du baron de Batz, par Lenotre. - Archives nationales, dossier F. 64 727

[5] Le comité de surveillance de Saint-Geniez, par l'abbé Rigal.

Pierre Glandy n'en resta pas moins en prison. Il fût transféré au Luxembourg le 3 thermidor. Le 9 thermidor sauva sa tête. Sa levée d'écrou, datée du 21 du même mois, est conservée dans les papiers de famille.

Il rentra à Saint-Geniez où le 25 novembre 1794, il demanda au comité de surveillance un certificat de civisme.

C'est le 18 ventôse an VI (8 mars 1798) que, conjointement avec Ignace Pons fils, cadet et Joseph-Antoine Palangié, il acquit pour 48 848 livres de Claude Clausel fils, la 8ème partie du domaine de Galinières achetée à la Nation par feu Clausel père, de Coussergues[1].

Cette association de 1798 est curieuse à constater, car, si en 1793 Pierre Glandy faisait partie du comité de surveillance de Saint-Geniez, Ignace Pons et Joseph-Antoine Palangié avaient été portés sur la liste des suspects comme "aristocrates" par le même comité de surveillance.

Le 8 fructidor an XIII (1805), Pierre Glandy épousa à Saint-Geniez Marie-Rose Séguret.

Ces SEGURET étaient depuis plusieurs générations à Saint-Geniez.
L'arrière-grand-père de Marie-Rose, Jean-François Séguret, qui avait épousé Catherine Dijols, avait été consul de Saint-Geniez en 1737.
Son grand-père, Jean-Louis, avait épousé à Saint-Geniez le 16 juillet 1754, Rose de Valentin, fille de Antoine et de Catherine Girbal. Leur contrat de mariage, passé le 10 juillet 1754 devant maître Delzers, notaire royal, en présence de maître Jean Delprat, conseiller du roi et juge au présidial de Rodez, maître Jean-Joseph de Nogaret, avocat en parlement, habitant Saint-Laurent, Jean-François de Séguret, frère du futur époux, Charles-Ignace de Pons, docteur en théologie, est conservé dans les papiers de famille.

Une fille de Jean-Louis de Séguret et de Rose de Valentin, Catherine, avait épousé Alexandre Girou de Buzareingues. Le père de Marie-R,ose, Jean-François qui avait épousé Marguerite Camboulas d'Esparrou, fût consul de Saint-Geniez en 1783.

[1] Vente des biens nationaux de l'Aveyron par l'Abbé Verlaguet.

Marguerite Camboulas, sœur du conventionnel, était fille de Simon Camboulas, baron d'Esparrou, seigneur de l'Escaillon, fils de Marie-Jeanne Ségui.

Sa mère, Catherine Raynal, mariée à Saint-Geniez le 12 juillet 1756, était fille de Pierre-Guillaume, avocat en parlement et de Marguerite Delzers, née à Saint-Geniez le 6 mai 1703, dont le père, François, était docteur en médecine. Catherine Raynal était la nièce de l'abbé Raynal, l'encyclopédiste,

Les RAYNAL n'avaient pas d'ascendants qui ne fussent de Saint-Geniez.

Pierre-Guillaume, le père de Catherine, était fils de Catherine de Girels, dont le père, Pierre, était procureur du roi en la justice royale de Saint-Geniez où il mourut le 5 mai 1721.

Ce procureur du roi, qui avait épousé Marguerite Thomas, fille de Guillaume, maître-chirurgien à Saint-Geniez, et de Catherine Bonnaterre, descendait par sa mère, Marguerite de Fajole, de cette famille dans laquelle presque tous les notables de la ville retrouvent un ancêtre. Seule sa grand-mère, Jeanne de Bourran, femme d'un autre Pierre de Girels, était originaire de Villefranche de Rouergue où son mariage avait été célébré en 1601 [1].

Marguerite de Fajole était fille de Jean, sieur de Combelongue et de Marie Vignnale, dont la mère était Catherine Privat.

Le grand'père de Marguerite, Jean de Fajole, né en 1556, consul de Saint-Geniez en 1586, avait épousé Catherine Allemand et son arrière grand'père, Durand de Fajole, était l'époux de Catherine Vallery.

On retrouve la trace de tous ces noms à chaque page des registres paroissiaux de Saint-Geniez [2].

[1] Un portrait de Pierre de Girels, procureur du roi en la justice royale de Saint-Geniez, se trouve entre les mains de Monsieur Ernest Plagnard dont la femme est une descendante. La photographie de ce portrait a été donnée par Ernest Plagnard à Madame André Glandy.

[2] Notice généalogique sur la famille de Fajole, par Bernard Combes de Patris, Rodez, P, Carrère, 1958.

Catherine Raynal, épouse de Simon Camboulas d'Esparrou, avait reçu en dot la propriété de Lapanouse, près de Sèverac-le-Château, qui venait des Girels. Elle la donna par contrat de mariage à sa fille Marguerite et celle-ci la versa à son tour dans la part de sa fille Marie-Rose, la femme de Pierre-Joseph Glandy,

Leur fils, Emile-François- Pierre Glandy, vendit vers 1870 cette propriété, trop éloignée, jugeait-il, de ses affaires, pour acheter celle de Galinières où les Glandy possédaient déjà le petit domaine acquis en 1798 conjointement avec Ignace Pons et Joseph-Antoine Palangié.

Le mobilier de Lapanouse fût transporté à Galinières. Il comprenait, entre autres, le salon de l'abbé Raynal dont avait hérité sa nièce. Le tout brûla en 1921 avec la maison d'habitation.

Le vent de la Révolution apaisé, le ménage Pierre Glandy retrouva sa tradition bourgeoise. C'est au retour des Bourbons que le "philosophe", qui ne devait plus guère tenir à ce surnom, devint président du Tribunal de Commerce et fût décoré de l'Ordre du Lys.

C'est â cette époque aussi qu'il achète la maison du Ravieu. Cet hôtel avait été construit par Parate pour un Campels-Sauveplane. C'est à un Rivié, propriétaire à Lenne, parent du colonel du génie tué à Wissembourg, que Pierre-Joseph Glandy l'acheta,

Bien installé dans cet hôtel en bordure du Lot, y menant une vie facile avec les larges revenus portés par des héritages successifs et une industrie prospère, Pierre Glandy pensait-il avec complaisance à sa jeunesse agitée ou en écartait-il jusqu'à l'oubli le souvenir ?

Il garda, en tous cas, de l'intérêt pour la capitale et ne cessait d'entretenir une correspondance qui lui en donnait des nouvelles avec Casimir de Fajole et Gayrard le sculpteur, ses parents par sa femme (lettres conservées dans les papiers de famille).

Pierre Glandy et Rose Séguret eurent cinq enfants :
- Catherine -Françoise-Arsène, morte célibataire.
- Claire-Athénais, qui épousa Jean-Jacques-Baptiste Dufour, avoué à Villefranche de Rouergue, dont postérité.
- Pierre-André-François, né le 29 avril 1814, mort le 16 octobre 1814.
- Emile-François -Pierre, qui suit.
- Louise, une des supérieures du couvent de Notre-Dame à Saint-Geniez, morte le 6 janvier 1872

Un portrait naïf représentant Catherine-Françoise-Arsène et Claire-Athénais, vers l'âge de trois ou quatre ans, appartient à Madame Roland Massabuau.

VIII - EMILE-FRANCOIS-PIERRE GLANDY, industriel â Saint-Geniez, naquit dans l'hôtel du Ravieu en 1815 pendant la messe de minuit.

Après avoir débuté au collège de Saint-Geniez, il fût de 1831 à 1833 élève au collège royal de Saint-Louis à Paris, actuellement lycée Saint-Louis, où il fit sa philosophie et ses mathématiques élémentaires (certificats de scolarité dans les papiers de famille).

Exempté de service militaire comme "fils unique de veuve" (archives de famille), il se consacre lui aussi, dès la fin de ses études à l'industrie du drap.

Le 14 décembre 1837, il écrivait à sa mère de Bayonne où il était allé tenter de faire des affaires avec les Espagnols (archives de famille).

Il expose avec humour qu'il a bien une demande des Carlistes pour le drap de 25 000 uniformes, mais l'agent de don Carlos "ne voulait en payer qu'un quart en espèces, et les trois autres quarts en bons royaux qu'il offrait à. 50 % de perte, payables d'année en année pendant huit ans à dater du jour de l'entrée de don Carlos à Madrid..... "

"Il n'y a pas possibilité de se lier avec les Christinos, ils n'ont pas le sou sur notre frontière et, ailleurs, ce sont "les Anglais qui les fournissent..... "

Dans la même lettre, il parle de Saint-Jean-de-Luz et dit .
"on construit une digue immense pour arrêter la mer…" C'est dans le fond de la baie protégée par cette digue que son arrière petit-fils François Glandy a acheté son logement de la rue Tourasse, et de la plage, ses enfants jouent devant l'Artha qu'a vu naître leur trisaïeul.

Comme l'avait fait le 27 avril 1847 James Solanet, avec qui il avait déjà des alliances, il épousa une fille de l'associé de son père.

Celle-ci se nommait Marie-Etiennette-Sophie Palangié. Le mariage eut lieu à Saint-Geniez le 19 novembre 1849.

Les PALANGIE, originaires de Palmas, étaient à Saint-Geniez depuis le début du XVIIIème siècle. Ils s'y étaient aussi alliés sans fantaisie jusqu'à la Révolution.

Jean-Louis Palangié, le bisaïeul de Marie-Etiennette-Sophie, né à Saint-Geniez le 17 juillet 1734, fils de Marguerite Sabatié, avait été consul de Saint-Geniez en 1768, puis de 1784 à 1790, Il avait épousé Marie-Anne Dumas, fille de Joseph-Antoine et d'Ursule Camboulas.

Il avait eu plusieurs enfants, dont deux fils, qui, comme lui, furent en réaction contre les idées nouvelles.

Jean-Louis Palangié figure en effet en juillet 1794 sur la liste des suspects du district de Saint-Geniez avec la mention suivante :

"Palangié père, marchand, père d'un fils prêtre qui a été guillotiné, a refusé le serment civique et dit que sous peu le papier ne vaudrait rien"[1].

Ce fils prêtre, l'abbé François Palangié, réfractaire, avait été dénoncé par une femme. Arrêté, il fût guillotiné à Rodez le 30 mai 1794. Son procès et son exécution sont relatés dans "l'Epoque Révolutionnaire en Rouergue" de H., E, et F. de Barrau, qui ajoutent que l'expiation de la dénonciatrice dura cinq ans "sur un grabat où elle ne cessait d'invoquer la mort sous l'aiguillon de souffrances intolérables".

Pendant ces années, elle fût assistée par Madame Palangié, la mère de l'abbé.

[1] L'Epoque Révolutionnaire en Rouergue, par H. , E, et F. de Barrau

Joseph-Antoine, le frère ainé de l'abbé, avait figuré sur la même liste de suspects que son père avec la mention : "Palangié fils ainé, se disant aristocrate et s'en faisant "gloire, calomniant la Convention et les patriotes, montrant par ses propos sa haine de la Révolution et ses "désirs pour le retour de l'Ancien Régime, a dit en revenant de la foire de Beaucaire en 1793 (vieux style) que "Carteaux et l'armée qu'il commandait se conduisaient "en brigands"[1].

Comme son père, Joseph-Antoine Palangié sauva cependant sa tête et il épousa à Saint-Geniez le 14 octobre 1794 Marie-Jeanne-Henriette Mercié, fille d'Amans et de Jeanne-Marie Noguéry, elle-même fille d'une Anne Talon.

Un frère de Marie-Jeanne-Henriette Mercié, surnommé le "beau Mercié", occupa un poste à la cour de Charles X. Pierre Pezeu possède son épée de cour et Jean Pezeu une épingle de cravate ornée d'un diamant.

Une sœur, Rose, épousa Augustin Bioulac, de Rodez, et fût la mère de Madame Palous et de Madame Foulquier, souche des Poulquier et des Bonnefous, de Madignac (Bruguière, Benoit de Coignac, Van Melle) qu'une amitié héréditaire unit particulièrement à la famille d'André-GabrielEmile Glandy.

Le fils ainé de Joseph-Antoine Palangié et d'Henriette Mercié, Jean-Louis, qui fût le père de Sophie Glandy, avait épousé Damaris Rivière de Largue, fille de Paul Rivière de Larque et de Marie-Jeanne -Alix Jourdan de Combettes.

Les RIVIERE sont originaires de Larque, commune de Banne, canton des Vans (Ardèche), mais le père de Paul Rivière, prénommé aussi Paul, était bourgeois de Mende et avocat en parlement. Il avait épousé Antoinette Testut. Paul Rivière de Larque naquit à Larque le 18 Janvier 1769. Officier de dragons en 1790, il fût ensuite officier au 3ème bataillon des Volontaires de l'Ardèche avec qui il fit campagne à l'armée des Pyrénées.

Maire de Mende de 1806 à 1814, chevalier de l'Ordre Impérial de la Réunion, il mourut dans cette ville le 10 avril 1845.

[1] L'Epoque Révolutionnaire en Rouergue, par H, , E. et F. de Barrau.

Le premier connu des JOURD1îN, Jean, vivant en 1680, était bourgeois des Vans (Ardèche). Son fils, Claude Jourdan de Montvaillant, marié à Marguerite Meynier, était en 1716 lieutenant à la maréchaussée du Gévaudan.

Son petit-fils, Jean-Baptiste Jourdan, avocat en parlement, était juge au chapitre de Mende en 1757.

C'est son arrière petit-fils, Alexandre Jourdan de Combettes, avocat en parlement, maire de Mende en 1792, époux de Marie-Antoinette Cayroche, qui fut le père de Marie-Jeanne-Alix.

L'histoire romanesque du mariage de Marie-Jeanne-Alix Jourdan de Combettes avait été racontée directement par sa fille Damaris, devenue Madame Jean-Louis Palangié, à tous ses petits-enfants.

Leurs divers descendants actuellement vivants et consultés [1] en ont reçu le même récit fidèle que vient du reste confirmer la correspondance conservée aux archives de la Lozère [2].

Alexandre-Joseph Jourdan de Combettes et sa fille s'étaient compromis dans l'insurrection royaliste de Charrier. Le lundi qui suivit le dimanche de la Trinité 1793, l'état-major de Charrier logea à Mende chez les Jourdan [3].

Après la répression de l'insurrection, Charrier, arrêté, fût guillotiné à Rodez en juillet 1793. Ses partisans furent recherchés.

Une troupe de patriotes se présenta un soir au château de Combettes pour arrêter Alexandre et sa fille qui se trouvaient à Mende.

Une servante, nommée Jeanneton, partit aussitôt et franchissant de nuit, à pied, (on dit même que pour aller plus vite elle tenait ses sabots à la main) les 25 kilomètres qui

[1] André Glandy, Pierre et Jean Pezeu, Madame Pierre Teule, Madame Martial Nicart des Rieux, Louis Palangié, Henri de Paillerets, Madame Henri de Parseval, Madame Laurent de Labrusse.

[2] Archives de la Lozère - dossier Rivière de Larque E. 669.

[3] L'Epoque Révolutionnaire en Rouergue par H., E., et F. de Barrau.

séparent Combettes de Mende, prévint ses maîtres qui s'enfuirent avant l'arrivée des Bleus.

Alexandre-Joseph émigra, sa fille se cacha dans une ferme appartenant à sa famille.

Un détachement républicain cantonna peu après dans cette ferme et le lieutenant Paul Rivière de Larque, qui en faisait partie, remarqua cette fille différente des autres et dont les mains n'étaient pas habituées aux travaux rustiques. Il s'en éprit, la confessa et résolut de la sauver. Il lui fit endosser un uniforme de médecin militaire, la "prit en croupe" [1] et l'emmena à Larque chez ses parents.

La chance voulu qu'appelée es-qualitée auprès d'une femme qui accouchait difficilement, elle vit guérir sa cliente, ce qui confirma son identité.

Elle épousa Paul Rivière de Larque et la rapidité de leur union parut inopportune et déraisonnable aux deux familles qui, pourtant, étaient depuis longtemps en relations (voir les lettres écrites de l'armée d'Espagne par le capitaine Paul de Larque à son épouse et à Madame Castanet et celles de Bruno de Ricard à Madame Paul de Larque, sa nièce, de décembre 1793 à janvier 1795) [2],

Le dernier des Rivière de Larque, Charles, mourut à 1Ylende, neurasthénique et sans famille proche. Emile-François-Etienne Glandy, le plus jeune des fils de Sophie Palangié et son neveu Pierre Pezeu, élève à l'Ecole Spéciale Militaire, représentèrent leur branche aux obsèques avec leurs parents au même degré, dont Paul Solanet. Ils y conduisirent le deuil avec l'académicien Robert de Flers, parent par sa mère, dont le discours déplut beaucoup à la famille,

Emile-François-Pierre Glandy et Sophie Palangié eurent six enfants :

- Pierre, né à Saint-Geniez en 1851, y mort en 1864.
- Henriette, née en 1853, épousa Antonin Pezeu, général de brigade, commandeur de la Légion d'Honneur, d'où trois enfants :
  - Pierre, épousa Suzanne Rousselet, d'où postérité
  - Marie, célibataire, décédée.
  - Jean, épousa Simone Dupuis, décédée, d'où postérité.

[1] Fiches de Charles Talansier, arrière petit-fils de Paul Rivière de Larque.

[2] Archives de la Lozère, dossier de Larque F. 669

- André-Didier, né à Saint-Geniez en 1855, mort à Saint-Nazaire le 20 janvier 1940, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, officier d'artillerie de marine démissionnaire, épousa Marie Ramonat, puis, devenu veuf, Marie le Tellier, sans postérité.
- Louise, né à Saint Geniez en 1856, y morte en bas-âge
- Louise, née en 1857, épousa Gaston Loubers, conseiller à la Cour d'Appel de Montpellier, d'où deux enfants Jeanne, épousa Pierre Teule, dont postérité Henri, agrégé des Facultés de Droit, mort pour la France le 30 octobre 1914, célibataire.
- Emile-François-Etienne, qui suit.

IX - EMILE-FRANCOIS-ETIENNE GLANDY, chef d'escadron d'artillerie, chevalier de la Légion d'Honneur, décoré de la croix de guerre 1914-1918, né à Saint-Geniez le 22 août 1864, mort pour la France à Saint-Ouen (Marne) le 9 septembre 1914.

Ancien élève de l'Ecole Polytechnique (promotion 1884), il avait fait ses études au collège des jésuites de Saint-Afrique, puis à la rue des Postes.

Catholique convaincu, éclairé et pratiquant, il en subit, malgré sa qualité de polytechnicien et ses états de service, le détriment dans sa carrière qui se déroula pendant une des périodes les plus anticléricales de l'Histoire de France, fiches, inventaires, délations, etc.

Il y gagna notamment de rester dix ans en garnison à Verdun, ce qui était considéré comme une manifestation de disgrâce.

A vrai dire, il en souffrit moins qu'un autre car il avait épousé une lorraine dont la propriété de famille était à 45 kilomètres de cette ville.

Son frère ainé, dont la seconde femme, Marie le Tellier était apparentée à la famille Devillez, de Charleville, avait eu l'idée de lui faire rencontrer la future belle-sœur d'une de ses cousines par alliance.

La fille ainée des Devillez, Marthe, allait épouser un jeune polytechnicien avec qui elle était fiancée depuis longtemps, Albert Loizillon, qui termina sa carrière comme ingénieur en chef de la traction aux chemins de fer de l'Est. C'est sa sœur, Mathilde Loizillon, qui se maria le 16 avril 1896 à Briey avec Emile-François-Etienne Glandy.

Les LOIZILLON étaient déjà fixés à Metz au début de la Révolution.

Dominique Loizillon qui était né à Landres (Meurthe et Moselle) en 1732, aurait, d'après des traditions de famille, eu des affaires à Paris et, au moment de la Révolution, y aurait habité en face de la prison de la Force. Cependant, un acte officiel en daté du 15 janvier 1793, conservé dans les papiers de famille, le porte comme ayant habité Metz, place de Chambre depuis le 25 juin 1791.

C'est dans cette ville qu'il épousa Marguerite le Blanc, de 24 ans sa cadette, qui, au moment de son mariage, habitait 66 rue Serpenoise.

La famille de celle-ci, d'origine parisienne, devait avoir gardé des attaches avec l'Ile-de-France, puisqu'un de ses enfants, Jacques-Claude-Georges, naquit à Crépy-en-Valois.

Dominique Loizillon et Marguerite le Blanc eurent quatre enfants :

Pierrette, mariée à Monsieur Chappe à Etain (Meuse) dont un enfant mort jeune,

Jacques-Claude-Georges, ascendant de Mathilde Loizillon.

Henriette-Victoire, mariée à Sébastien Aimé, dont un fils mort sans postérité, (les miniatures de Monsieur et de Madame Aimé sont en possession d'André-Gabriel-Emile Glandy),

François-Dominique, colonel d'artillerie, officier de la Légion d'Honneur, marié à Henriette Bosson, dont un enfant mort jeune (la miniature du colonel Loizillon se trouve à la Caulre).

Jacques-Claude-Georges Loizillon, né à Crépy-en-Valois en 1776, mort à Metz en 1854, décoré de l'Ordre du Lys (lettre du préfet de la Meuse en date du 25 août 1814) avait été filateur à Etain (Meuse) nuis à Briey, De son mariage le 18 novembre 1806 à Briey avec Barbe-Françoise Etienne, dont un frère, jeune officier, mourut à 20 ans en 1812, pendant la campagne de Russie, il eut trois enfants :

Gabriel-Firmin, né à Etain en 1809, mort à Metz en 1870,

Marguerite, dont la postérité s'est éteinte dans ses petits-enfants, Enguerrand et Pauline de Pully.

Catherine, épousa Achille Provensal, dont postérité

Gabriel-Firmin Loizillon habita à Metz, rue de la Tête d'Or, un hôtel qui existe encore.

Il épousa le 1er juillet 1341 à Metz Barbe-Charlotte Herbelot.

La famille HERBELOT, éteinte actuellement, descendait de Claude Herbelot, entrepreneur pour le roi des ouvrages militaires de la ville de Thionville, mort avant 1727.

Son fils Joseph, né à Thionville en 1606, avocat en parlement, juge au baillage de Thionville, premier échevin de cette ville en 1730, épousa en 1727 Marie-Anne Collin, fille de Jean, seigneur de Koenigsmacker et de Ham, conseiller du roi, et d'Elisabeth Fourot,

Une sœur de Marie-Anne Collin, Marie-Jeanne, épousa Jacques Baltus, auteur des "Annales de Baltus", arrière grand-oncle de Madame Philippe-Henri Glandy.

Joseph Herbelot eut un fils, Jean-Joseph d'Herbelot, capitaine des grenadiers au régiment de Bourgogne, chevalier de Saint-Louis, né à Thionville le 24 mars 1729, qui acheta la propriété de Sainte-Marie-aux-Chênes d'où viennent les grandes tapisseries murales dont l'une se trouve à Saint-Jean-de-Luz dans le salon d'un de ses descendants le capitaine d'artillerie François Glandy,

Jean-Joseph d'Herbelot avait épousé le 9 février 1773 à Metz Marie-Sophie-Gabrielle Lamy de Bezange, fille de Jean-François-Paul-Lazare Lamy, baron de Bezange, lieutenant-colonel au Royal-Artillerie, puis commissaire provincial d'artillerie, chevalier de Saint-Louis, à qui appartenaient les tables de tir : "Nouvelle méthode de jeter les bombes avec précision" par Monsieur Bélidor, commissaire ordinaire d'artillerie, professeur de mathématiques aux écoles du même corps, Paris 1731, que possède actuellement le capitaine d'artillerie François Glandy,

Les LAMY de BEZANGE étaient une famille lorraine anoblie par le duc Léopold.

Henri-François Lamy, doyen des conseillers référendaires de la chancellerie du parlement de Metz (20 mars 1673), avait épousé Gabrielle Harquel.

Son fils, Charles Larny de Bezange, conseiller des requêtes du Palais, treize de Metz, lieutenant-général de police à Metz, dont le portrait est en possession d'André Gabriel-Emile Glandy, avait épousé à Pouilly le 20 avril 1698 Marie-Anne Bennelle, qui comptait tous ses ascendants le Goullon, Serre, le Fraconnier, Lespingal, Goullet, le Bachelé, dans la religion réformée.

Le fils de Charles Lamy de Bezange et de Marie-Anne Bennelle, Jean-François-Paul- Lazare, le commissaire provincial d'artillerie, avait épousé le 2 mars 1746 à Metz Catherine Dedon.

Les DEDON appartenaient à une famille de robe de Metz. Le père de Catherine, Gabriel, avocat en parlement, conseiller au baillage de la ville de Metz, fils de Charles et d'Anne Brusseaux, époux d'Anne de Lajeunesse, fille de Jean-Jacques, conseiller du roi et de Madeleine Lemoine, avait eu aussi trois fils :

Charles, conseiller au parlement de Metz
Jean-Gabriel, brigadier des armées du roi
Antoine, chanoine royal de la cathédrale de Metz

Le fils de Jean-Joseph d'Herbelot et de Marie-Sophie-Gabrielle Lamy de Bezange, Jean-Gabriel, qui fût le père de Barbe-Charlotte, naquit à Sainte-Marie-aux-Chénes en 1785, y vécut et y mourut le 21 avril 1821, après avoir épousé en 1815 Elisabeth Mathieu.

Le fils de Gabriel-Firmin Loizillon et dé Barbe-Charlotte Herbelot, Joseph-Gabriel, ancien élève de l'Ecole Centrale, qui fût le père de Madame Emile Glandy, était né à Metz le 17 janvier 1843, Il fit la guerre de 1870-1871 comme officier aux francs-tireurs de la Moselle et fonda vers 1875 le moulin de la Caulre, près de Briey.
Il avait épousé Marie Delatte, fille de Jean-Pierre, général de brigade, commandeur de la Légion d'Honneur, officier de la Couronne Royale d'Italie, et de Suzanne Michel.

Les DELATTE, alias de LATTE, étaient d'une famille terrienne dont la filiation remonte à Jean de Latte, juré de la paroisse de Failly, laboureur à Villers-de-l'Orne, mort le 16 novembre 1688.

Le général Delatte, né à Metz en 1818, entré à l'Ecole Polytechnique en 1838, commandait en 1870, comme lieutenant-colonel le 17ème régiment d'artillerie. Il fût cité trois fois à l'ordre du jour et se distingua particulièrement à la bataille de Saint-Privat où, grâce au tir de ses batteries, il protégea efficacement la retraite du IVème corps.

Il termina sa carrière comme commandant de l'artillerie en Algérie. Des photographies de l'hôtel qu'il habitait à ce moment (1878-I880), de manœuvres et d'inspections sont entre les mains d'André-Gabriel-Emile Glandv.

Suzanne Michel était cousine-germaine de son mari. Leurs mères étaient nées Becker, de cette famille qui, avant le développement du bassin minier, fît au début du XIXème siècle la prospérité d°Uckange, entre Metz et Thionville, par la création d'une importante verrerie.

Son frère, Eugène, était le grand'père de Bernard Michel qui épousa Isabelle de Ravinel, élevée au Sacré-Cœur de Poitiers avec Anne de Roux et qui habite toujours à Uckange la maison de famille des Michel. (Une brochure sur Uckange et ses familles a été publiée par Mademoiselle Aline Plassiart, Metz 1952).

Joseph-Gabriel Loizillon eut une sœur qui épousa le lieutenant-colonel d'état-major Henri Loizillon, son cousin éloigné, dont les lettres de Crimée et d'Italie, éditées chez Flammarion, se trouvent en possession d'André-Gabriel-Emile Glandy.

Il eut aussi un frère, Charles-Emile, né à Metz le 30 décembre 1849, qui épousa sa cousine éloignée Marie Herbelot d'où :

Marguerite, qui épousa Félix de Villelles, officier de cavalerie, d'où postérité.

Georges, colonel d'infanterie, officier de la Légion d'Honneur, breveté d'état-major, qui prit sa retraite après avoir commandé le régiment de chars de combat de Metz, dont postérité.

Joseph-Gabriel Loizillon et Marie Delatte eurent, outre Mathilde, épouse d'Emile-François-Etienne Glandy, trois enfants :

Albert, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, ingénieur en chef de la traction aux chemins de fer de l'Est, officier de la Légion d'Honneur, épousa Marthe Devillez, d'où trois fils mariés dont postérité.

Suzanne, mariée à Georges Navel, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, colonel d'artillerie, breveté d'état-major, dont un fils prêtre, un fils séminariste et une fille célibataire, ces deux derniers décédés.

Jean, qui reprit l'affaire de la Caulre, épousa Thérèse Berthemy, sans postérité.

Emile-François -Etienne Glandy, parti dés le début de la guerre de 1914 comme chef d'escadron commandant le 4ème groupe du 57ème régiment d'artillerie, fût blessé à la Certine (Marne) le 8 septembre 1914. Transporté à l'ambulance de campagne de Saint-Ouen (Marne), il y mourut le lendemain. Il est inhumé dans la sépulture de famille Glandy au cimetière de Saint-Geniez.
Il fût l'objet de la citation suivante à l'ordre de la IVème armée :
"Blessé mortellement le 8 septembre 1914, auprès de la ferme de la Certine, au milieu de ses batteries maintenues toute la journée sous le feu le plus violent et ayant arrêté net par la précision et l'opportunité de leur tir le mouvement offensif de l'ennemi débouchant de la crête dominant cette ferme. "

signé : Langle de Cary

La même rafale blessa mortellement à ses côtés son ami le général Dupuis, commandant la 67ème brigade, d'infanterie.

Le fils du général Dupuis, Jean, général de cavalerie, mort pour la France en déportation, épousa Suzanne Teule, petite-fille de Louise Loubers, une des sœurs du commandant Glandy, dont postérité,

Sa fille Simone, décédée en 1930, avait épousé Jean Pezeu, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, fils d'Henriette Pezeu, une autre des sœurs du commandant Glandy, dont postérité.

Emile-François -Etienne Glandy et Mathilde Loizillon eurent trois enfants :

- André-Gabriel-Emile, qui suit.
- Marguerite-Marie-Sophie, née à la Caulre le 30 Juin 1898, épousa le 20 Janvier 1923 à Paris Roland Massabuau, ingénieur-électricien, fils de Joseph, député puis sénateur de l'Aveyron, avocat-conseil de l'Ordre Souverain de Malte, sans postérité.
- Marcel-Louis, né à la. Caulre le 30 octobre 1904, mort. à la Caulre le 12 juin 1905.

X – ANDRE-GABRIEL-EMILE GLANDY, lieutenant-colonel de réserve d'artillerie, officier de la Légion d'Honneur, croix de guerre 1914-1918 et 1939-1945, croix du combattant volontaire, membre de la Légion des Mille (association des mille plus jeunes combattants de 19141918).

Né le 18 juin 1897 à- Grenoble où son père était capitaine au 2ème régiment d'artillerie, il s'engagea au 57éme régiment de la. même arme où il fût incorporé le 3 mars 1915.

Aspirant le 1er octobre 1915 au 23ème régiment (colonel Malet, puis lieutenant-colonel Mesnil), sous-lieutenant le 1er août 1916, lieutenant le 15 mars 1918, il démission na le 31 décembre 1920 pour prendre la direction des carrières de pierre du Poitou.

En septembre 1939, il prit comme capitaine le commandement de la 7ème batterie du 20ème régiment d'artillerie nord-africain (colonel Noirot-Nérin puis lieutenant-colonel Malmary) ;

Fait prisonnier à Dolcourt (Meurthe et Moselle) le 20 juin 1940, il fût interné au petit séminaire de Bosserville, près de Nancy, puis à l'Oflag VI D à Munster en Westphalie.

Libéré en décembre 1940 comme ancien combattant de 1914-i918, il reprit du service le 15 février 1945 au 41ème régiment d'artillerie (colonel Charroy). Promu chef d'escadron le 25 juin 1945, il quitta définitivement l'armée le 31 janvier 1946.

Lieutenant-colonel de réserve du 25 septembre 1953, officier de la Légion d'Honneur du 9 novembre 1954, il est titulaire de 3 citations en 1914-1918 et de 2 en 1939-1945.

Fils d'un officier de carrière qui vécut au temps des fiches et fût surtout soucieux d'affirmer ses convictions religieuses, officier lui-même pendant la première guerre mondiale où tous les Français patriotes étaient unis dans un même idéal, il avait eu peu le temps d'examiner quelle forme de gouvernement serait, à son avis, la meilleure expression de son patriotisme, Mais la grande culture historique de son père l'avait orienté.

Le milieu dans lequel il entra en se mariant, les échanges d'idées qu'il eût avec son beau-père et les amis de celui-ci, en particulier Guy de la Grange et Maurice Pouliot, cristallisèrent ses réflexions. Il devint royaliste et maurassien convaincu.

Sa formation, son goût de l'action l'amenèrent à s'inscrire aux camelots du roi dont il fût un des chefs régionaux, participant à ce titre à toutes les manifestations de cette époque. Il était notamment à Pons le 28 octobre 1928 au moment de la mutilation de la statue d'Emile Combes. Jean Guiraud, camelot du roi de Rochefort, fût tué non loin de lui et il fût lui-même arrêté,

André-Gabriel-Emile Glandy épousa le 18 juillet 1923 en l'église Notre-Dame la Grande de Poitiers Anne-Radegonde-Madeleine-Marie-Joseph-Agnès de Roux, fille de Louis-Amédée-Marie, marquis de Roux et d'Agnès Besson, (voir la notice sur la famille de Roux).

Leur union fût bénie par Sa Grandeur monseigneur de Durfort, évêque de Poitiers.

Les témoins en furent :

pour le marié, André-Didier Glandy, son oncle et parrain et le colonel d'artillerie Henri Gèze, commandeur de la Légion d'Honneur.

pour la mariée, le comte Eugène de Roux, son oncle et parrain, et Charles Maurras.

Monseigneur le duc d'Orléans s'était fait représenter par Monsieur Hector du Poy.

André Glandy et Anne de Roux eurent deux fils :

- François-Louis-Marcel-Marie-Joseph, qui suit.
- Philippe-Henri-Marie-Joseph , né à Poitiers le 22 avril 1927, premier filleul de monseigneur le comte de Paris. Il eut pour marraine Jacqueline de Roux, sa tante, qui devint Madame Robert Mabille de Poncheville.

Entré à Saint- Cyr-Coetquidan en 1947, officier du génie, il fit de septembre 1951 à avril 1954 la campagne d'Indochine où il fût blessé, décoré de la Croix de Guerre T.O.E. et fait chevalier de la Légion d'Honneur (J.O. du 20 août 1956),

Il épousa le 10 décembre 1950, en la chapelle Notre-Dame de Lourdes d'Angers, Odile Weyer, fille de Gérard Weyer, chef d'escadrons de cavalerie, officier de la Légion d'Honneur et de Marthe Billaudel[1].

Leur mariage fût béni par Son Excellence monseigneur Terrier, évêque de Bayonne et la messe célébrée par l'abbé Jean Navel, cousin-germain d'André-Gabriel-Emile Glandy. Les témoins furent :

pour Philippe-Henri, Maxime Real del Sarte et le général Douchy, commandant l'Ecole d'Application du Génie, représenté par le commandant Spingler.

pour Odile Weyer, André Montaudon, ministre plénipotentiaire, son oncle et parrain et Christian Weyer , son frère.

Le service d'honneur était assuré par Myriam et Yolande Weyer, Nicole de la Fouchardière, Monique Mauzé, Anne-Marie Loizillon, Marie-Claude de Vial, Jacqueline de Roux, accompagnées de Gabriel de Roux, Bernard Loizillon, Stanislas de Lille de Loture, Bernard Pezeu, Paul de Pleignes, Jean-Loup de la Porte des Vaux, Nicolas de Roux. Christian le Grix de la Salle, Sylvie du Buisson et M. Gougaud.

Philippe-Henri Glandy et Odile Weyer ont actuellement comme enfants :

- Dominique-Hélène-Marie-Joseph, née à Angers le 30 septembre 1951, baptisée en la chapelle Notre-Dame de Lourdes, parrain, Jean-Louis de Roux, marraine, Myriam Weyer [2].
- Patricia-Jeanne d'Arc-Marie-Joseph, née à Angers le 22 janvier 1955, baptisée en la chapelle Notre-Dame de Lourdes, parrain, Guy Réal del Sarte, marraine, Yolande Weyer [3].

[1] Une notice sur la famille Weyer est en annexe à cet ouvrage.

[2] Hélène, en souvenir de la mère de Jean-Louis de Roux, Hélène du Pavillon, comtesse de Roux.

[3] Jeanne d'Arc, en souvenir de Maxime Rea1 del Sarte, père de Guy Réal del Sarte.

- Olivier-Vincent-Félix-Marie-Joseph, né à. Poitiers le 7 mai 1956, baptisé en l'église Notre-Dame la Grande en présence, notamment, de son trisaïeul, Pierre-Jean de Dieu Besson, âgé de 101 ans, parrain Vincent-Paul Dauphin, marraine Jacqueline de Roux [1].

- André-Jean-Marie-Joseph, né à Saint-Jean-de-Luz le 17 septembre 1957, baptisé en l'église paroissiale de cette ville, parrain, le général Jean Guibert, commandeur de la Légion d'Honneur, cousin issu-de-germain de sa mère, marraine, Josette de la Boissière (Madame Marc de la Chapelle) représentée par Thérèse de Lastevrie du Saillant).

En 1922, à Saint-Geniez, le jour même où l'on ramenait du front le corps du sergent Henri Loubers, fils de Louise Glandy, tué à Ypres en 1914, le fermier de Galinières, bouleversé, annonça en passant au cimetière que la maison d'habitation, restée indivise, avait brûlé dans la nuit, par suite de l'imprudence d'un berger couchant dans une étable attenante. La découverte tardive du foyer, le manque d'eau à proximité empêchèrent toute défense et rien ne resta d'une maison montée qui recevait chaque été une vingtaine de personnes.

La police d'assurance avait besoin d'être revalorisée et chacun pensait profiter de cette réunion de famille pour le faire. Elle était si minime que la part d'André-Gabriel-Emile Glandy et de sa sœur entra, sans même les couvrir, dans les frais du mariage de cette dernière.

Toute la famille se retrouva avec une propriété sans maison d'habitation.

La générale Pezeu et Madame Gaston Loubers vendirent leur part à leur fermier commun, Emile Payrac. L'autre moitié de la propriété resta indivise entre André-Didier Glandy et les enfants de son frère.

André-Didier Glandy mourut le 20 janvier 1940, Son testament attribuait l'hôtel du Ravieu à deux des enfants de ses sœurs, sa part de Galinières à ceux de son frère, à charge pour eux d'indemniser le cinquième héritier.

Les arrangements familiaux de cette génération ne permirent pas, à. leur regret, que le patrimoine resta la propriété des héritiers du nom.

[1] Félix, en souvenir de son arrière grand-père Félix Weyer.

André-Gabriel-Emile Glandy décida de vendre sa part de Galinières à la veille du départ pour l'Indochine de son fils François.

Celui-ci, marié à Bernadette Huon de Kermadec qui attendait son troisième enfant, désirait, au moment de quitter sa famille dans des conditions dont il mesurait lucidement le danger, faire des projets d'avenir stable. Ils ne purent être ceux qu'eut souhaité son sens familial et traditionnel. Il décida de se fixer au pays basque où il passait depuis de longues années une partie de ses vacances au moulin de Billitorte, dans la propriété de Maxime Real del Sarte. L'amitié de ce dernier avait attaché à Saint-Jean de Luz François Glandy comme tous les siens.

André-Gabriel-Emile Glandy répartit une partie de la vente de Galinières, dont l'acheteur fût sa sœur, Madame Roland Massabuau, en avance d'hoirie à ses deux fils qui la nantirent en appoint à leurs économies d'Indochine dans des achats d'immeubles.

François acheta un grand appartement dans la maison Singalantenea, 24 rue Tourasse à Saint-Jean de Luz. La rue Tourasse est une de celles qui bordent l'église et vont à la plage.

Philippe-Henri, à son retour d'Indochine, acheta un appartement, square de Contades à Angers. Les appartements du square de Contades sont construits à l'emplacement de l'hôtel de Contades, vendu par la comtesse de Briey après la mort dans un accident d'automobile d'une de ses filles et de son fiancé. Ce fiancé était Guy de Buor de Villeneuve, fils d'une cousine-germaine de Robert Mabille de Poncheville qui fût le mari des deux sœurs de Madame André Glandy.

André-Gabriel-Emile Glandy et sa femme habitèrent successivement à Poitiers une petite maison, garçonnière d'André Glandy, 28 rue de l'Ancienne Comédie, où naquit leur fils ainé François, puis de 1925 à 1947 un hôtel particulier, sis 16 place de la Cathédrale, où est né Philippe-Henri.

Ils le quittèrent avec regret, tant il était associé aux plus chers de leurs souvenirs, pour s'installer, avec joie cependant, 14 place de la Liberté, dans la maison dont le marquis de Roux était propriétaire et où étaient nés Madame André Glandy et tous ses frères et sœurs.

Cet immeuble devint dès lors leur domicile principal et ils consacrèrent un capital important à son amélioration et à son aménagement, *y* installant trois appartements complets et, à volonté, indépendants.

Ils aménagèrent de plus à leur usage, dans l'immeuble de leur fils François à Saint-Jean de Luz, un pied-à-terre au rez-de-chaussée. Ils l'habitent pendant leurs fréquents séjours dans cette ville, depuis la mort de Maxime Real del Sarte dont ils étaient les locataires et qui les eut vus avec peine quitter sa demeure de son vivant.

XI - FRANCOIS-LOUIS-VIARCEL-MARIE-JOSEPH GLANDY, officier d'artillerie (promotion de Saint-Cyr 1944), décoré de la croix de guerre 1939-1945, de la croix de guerre T.O.E., de la croix de la Valeur Militaire, né à Poitiers le 12 juin 1924, filleul du comte Eugène de Roux, son grand-oncle et de madame Roland Massabuau, sa tante [1].

Engagé volontaire au 3ème bataillon de chasseurs parachutistes (brigade S.A.S.) le 15 août 1944, sous-lieutenant à dater du 25 juin 1946, fit de janvier 1950 à mai 1052 la campagne d'Indochine.

Il épousa le 22 septembre 1948 en la cathédrale Saint-Pierre de Poitiers Bernadette Huon de Kermadec, fille du vicomte Yves de Kermadec et de Marguerite de la Marque.

Leur union fût bénie par l'abbé Jean Navel, ancien aumônier de la XIème D.I., cousin-germain d'André Glandy. La messe fût dite par monseigneur Peigné, curé de la paroisse.

Les témoins en furent :

pour François Glandy, le marquis de Roux, sous-gouverneur général de la Banque d'Algérie, son oncle et le lieutenant-colonel Giscard d'Estaing.

pour Bernadette Huon de Kermadec, le vicomte Tanguy de Kermadec, son frère et parrain, et Madame de la Tour, née Nicole de la Marque, sa tante et marraine.

[1] François, un des prénoms de son grand-père Glandy, Louis, en souvenir de son grand-oncle Louis Besson, tué le 10 septembre 191'1, Marcel en souvenir de son oncle Marcel Glandy, mort enfant.

Le service d'honneur était assuré par Nicole et Françoise de Kermadec, Marie-Hélène Pezeu, Anne Dupuis, Catherine de Rocquigny-Adamson, Emmeline Decazes, Hedwige Person de Crampoly, Jacqueline et Chantal de Roux, accompagnées par le lieutenant de la Ville-Mortbazon, l'élève-officier Philippe-Henri Glandy, Christian et Hugues de Kermadec, le lieutenant Amaury de Kermadec, Gabriel de Roux, Jacques Charpentier, Nicolas et Vincent de Roux, et par Philippe Real del Sarte et Jean Hubert de Roux qui précédaient la mariée.

François Glandy et Bernadette Huon de Kermadec ont actuellement comme enfants :

- Isabelle-Marie-Joseph et Joelle-Marie-Joseph, nées à Paris le 23 mai 1949, ondoyées à Paris (naissances prématurées), baptisées en l'Eglise cathédrale de Poitiers par le révérend père de Béchillon S.J. ,
  parrains et marraines :
  pour Isabelle ; Philippe-Henri Glandy et Françoise de Kermadec (Madame Christian de Mascarel.
  pour Joelle ; Philippe-Henri de la Porte des Vaux et Madame Edmond Formon, née Camille de la Tour.
- Martine-Marie-Joseph, née à Poitiers le 30 avril 1950, baptisée à Poitiers, en l'église cathédrale par le chanoine Boinot, curé de la paroisse ;
  parrain, le Vicomte Christian de Kermadec,
  marraine, Marie de Laulanié de Sainte-Croix, (Madame A. Philippe).
- Béatrice-Marie-Joseph, née à Châlons-sur-Marne le 14 mars 1953, baptisée en l'église Saint-Loup de Châlons par le curé de la paroisse.
  parrain : le comte Louis-Olivier de Roux marraine : Nicole de l'Epine.
- Michel-Yves-Charles-Maxime-Marie-Joseph, né à Chalons-sur-Marne le 4 mars 1955, baptisé en l'église Saint-Loup de Châlons par le chanoine Dhyvert, aumônier de l'Ecole d'Application d'artillerie [1].
  parrain : le lieutenant Charles de Manheulle de Beauvant,
  marraine, la comtesse Philippe de Roux, née Suzanne d'Amade.

[1] Michel, en souvenir du lieutenant Michel Chevreul, tué en Indochine ; Yves, de son grand-père Yves de Kermadec ; Maxime, de Maxime Real del Sarte.

- Bruno-Henri-Marie-Joseph, né à Châlons-sur-Marne le 24 mai 1956, baptisé en l'église Saint-Loup de Châlons par le chanoine Dhyvert, aumônier de l'Ecole d'application d'Artillerie.
  parrain, le capitaine d'artillerie Henri Massie,
  marraine, la vicomtesse Hugues de Kermadec, rée Nicole Fanton d'Andon,
- Fabrice-Léon-Marie-Joseph, né à Châlons-sur- Marne, le Juin 1957, baptisé en l'église Saint-Loup de Châlons par l'abbé Jean Navel[1].
  Parrain, Jacques Vidal de Montgon
  Marraine, Marie-Hélène de Roux.
  Décédé à Boufarik (Algérie) le 28 décembre 1958.

(Mars 1960)

[1] Léon, en souvenir de Mgr Terrier

Pierre de Girels +1721
procureur du Roi en la justice
Royale de Saint Geniez
appartient à Ernest Plagnard

Charles Lamy Baron de Bezanges
1671-1747. conseiller des requêtes du
Palais. Lt. général de police à Metz
appartient à André Glandy

Madame Camboulas d'Esparrou
née Catherine Raynal, mariée 1757
app. au capitaine François Glandy

Mme. Dominique Loizillon, née Mte.
le Blanc. 1757-1856. appartenait à
Jean Loizillon, à la Caulre (M.-et-M.), a dis-
-paru pendant l'occupation allemande 1940

Pierre Joseph Glandy
dit "le philosophe" 1767-1819
app. au Cne François Glandy

Madame Pierre Joseph Glandy
née Rose Séguret
app. au Cne François Glandy

Paul Rivière de Larque 1769-1845
maire de Mende de 1806 à 1814
app. ainsi que le portrait de sa femme M.J. Alix
Jourdan de Combettes à Mme Ceyrac née Morat de Montai
au château de Combettes

Jean-Louis Palangié (assis) 1795-1855
(époux de Damaris Rivière de Larque)
et son frère Didier. Appartient à la
famille Palangié à Saint Geniez.

Le Général Jean-Pierre Delatte
1818 - 1881
un portrait appartient à P. Loizillon

Emile François Etienne Glandy 1864-1914
chef d'escadrons d'artillerie
app. au capitaine François Glandy

Mathilde Loizillon. Mme E. Glandy
1876-1958 et sa sœur Suzanne ép. du Colonel Navel
Appartient à André Glandy

André-Gabriel-Emile Glandy
capitaine d'artillerie 1940
Un portrait chez François Glandy, un portrait d'enfant par E. de Buzareingues chez A. Glandy

Poitiers 1948

mariage du Lt. François Glandy fils d'André Glandy et d'A. de Roux, petit-fils du Cr. Glandy avec Bernadette de Kermadec, fille du Vte. Y. de Kermadec et de Mme. de la Marque

Angers 1950

mariage du Lt. Philippe-Henri Glandy fils d'A. Glandy et d'A. de Roux, petit fils du Cr. Glandy avec Odile Weyer, fille du chef d'escadrons G. Weyer et de Marthe Billaudel

1950 Saint-Geniez-d'Olt 1956

Mariage d'Anne Dupuis, fille du Général Jean Jean Dupuis et de Suzanne Teule, petite fille de Louise Glandy, Mme G. Loubers avec le Lt. E. Géze, fils du général A. Géze et de M. Rose de Taurize

mariage d'Elisabeth Péponnet, fille du général L. Péponnet et d'Armande Pezeu, arrière petite fille d'Henriette Glandy, générale Pezeu, avec Hubert Desveaux, fils de Gilbert Desveaux v.d'y. de Vincelles